

## À mes amies les tortues

Christophe LAMIOT ENOS

Oui, l'écriture est méditation – La poésie est méditation, quant à ce qui me concerne. J'en prends pour témoignage deux parties d'un même ouvrage, la première, en prose, intitulée « deux bras, oui » (titre de l'ensemble), la seconde, en vers, « vivrière ». Ces deux parties manifestent, d'une part une écriture attendue, explicative, orientée vers le lectorat habituel, c'est le premier volet ; d'autre part une traduction de la même expérience, à la source de l'une comme de l'autre, non plus en prose, celle-ci, mais en vers, suivant un découpage différent, un ralentissement d'ensemble, des espacements qui lui sont propres, pour des leçons renouvelées, adressées aux mêmes lecteurs mais devenus auditeurs, de musiques, des découvertes qu'il ne me serait pas possible de faire sinon. De la première à la seconde, du premier au second volet : il y a méditation.

**Deux bras, oui**

*à mes amies les tortues*

Il y a bien des années, maintenant, que ma chute s'est accomplie, et il me semble que c'est ici, sur les rochers de la plage de Big Sur que je suis tombé et que voilà une éternité que j'écoute et essaye de comprendre le murmure de l'Océan.

(Romain Gary, *La Promesse de l'aube*)

[...] celui-là est plus apte à peindre la fleur qui l'a vue fraîche au lieu de l'avoir seulement contemplée dans un herbier. [...]

Les vrais compagnons, ce sont les arbres, les brins d'herbe, les rayons du soleil, les nuages qui courent dans le ciel crépusculaire ou matinal, la mer, les montagnes. [...]

je crois que ceux-là ont choisi la meilleure part qui s'isolent loin du charivari discordant du monde. Je le crois [...]

(Alexandra David-Néel, *Journal de voyage*)

Pourquoi écrit-on des romans et des poèmes ? Plus généralement, pourquoi souhaite-t-on laisser des mots ? Désire-t-on par là transcender l'espérance de vie ? Je pense, pour ma part, que les hommes au contraire ne peuvent s'empêcher d'écrire des mots pour admettre la mort qui peut advenir à tout instant.

(Yuko Tsushima, *Album de rêves*)

Renseigné le vendredi 7 juillet 2017, terrasse / balcon chambre 405, hôtel Irini, Héraklion, Crète.

[...]

L'arrivée à Lendas se fait comme annoncée dans le guide : devons garer l'auto avant l'entrée dans le minuscule village, au bord de l'eau, puis marcher, marcher ensuite (sur une très courte distance) pour rejoindre la plage. Il convient de trouver un endroit protégé du soleil (sous cet arbre, immédiatement à gauche ; ne pas hésiter). Comme dans un rêve : le trajet, sous le soleil, jusqu'à Lendas, à partir de Gortyne ; avec très peu de circulation automobile ; sur la route en lacets, avec virages en épingles à cheveux, nombreuses ;

parlons, Da. et moi, épingles ; lectures ; enfance ; parlons ;

en revenant, il y aura des pierres tombées sur la route (la même, que nous prendrons alors en sens contraire, vers Héraklion) ;

comme dans un rêve : cette arrivée en bout de terre, au terme d'une longue, longue et lente descente automobile à travers un paysage très minimal, de rocher principalement, dépouillé ; dans un rêve : se trouver arriver à une ville, presque sur de l'eau – Les habitations, peu nombreuses, certes dressées sur la terre ferme, du fait de la pente très raide, très abrupte sur laquelle elles ont été construites, procurent la sensation de surplomber l'eau, devant ; surplomber l'au-devant : comme dans un rêve. Les passages étroits qu'il convient d'emprunter pour atteindre la limite entre le sol et l'eau descendent à pic. Des escaliers s'y succèdent. Auparavant (plus près de l'automobile et de l'aire de stationnement : des travaux ont lieu ; du ciment est coulé entre des dalles, à même le sol ; il faut contourner, là où le ciment n'a pas encore séché, est encore frais ; sous l'œil de deux ouvriers ; dans la présence des propriétaires, peut-être, de l'habitation en face. Ne pas arriver sur un site vide, mais habité. Ne pas arriver dans une ville fantôme, mais sur un lieu construit, où plusieurs nous ont précédés. Des travaux sont en cours. Peut-être pas de grande, grande ampleur. Mais des travaux. Dans cette venelle que nous choisissons, un enfant joue au niveau d'une salle de restaurant, là, sur la gauche – Où trois ou quatre adultes semblent converser ; ou méditer, dans le silence.

[...]

**Vivrière**

Des paroles, doucement  
cette femme nous adresse.  
Seule, la femme, à cette terrasse.

Parle, parle lentement  
ce qui se voit, se redresse  
au bord de l'eau – Comme s'y amasse :

qu'elle a, la femme, souvent  
mangé ici ; nous caresse  
le long sentiment qu'elle nous fasse

du lieu, quelque compliment.  
Ah, mais : cependant, nous laisse  
ici, sans plat chaud, qui nous délasse

une panne de courant !  
Les paroles, leur adresse  
aux rocs, aux maisons-pensions : espaces.

L'escalier nous descendons  
jusqu'à l'eau, jusqu'à son bord.  
Sur des rochers, nous marchons.

Un peu de sable, trouvons  
où nous installer. Nul port  
du regard, ne parcourons.

Mais dans l'anse, tout le long  
se groupent comme en rebord  
constructions, habitations.

Peu de monde, où nous allons :  
solitaires, les abords  
n'attirent pas les flonflons.

De l'eau, devant nous, sentons  
la ville, fraîcheur, qui dort –  
Où, par rêves, nageurs, vont –

Comme en un commencement  
la terre, ici, se termine.  
Habitations dressées, en hauteur.

Comme en un commencement  
de l'eau, ici, tout voisine.  
Eau calme, émettrice de lueurs.

Comme en un commencement  
mais de quoi ? Nous fait vitrine  
la vue, devant. Y battent nos cœurs.

Comme en un commencement  
le soleil les illumine  
l'eau, le silence – L'ici, l'ailleurs –

Comme en un commencement.  
nous y faisons bonne mine.  
Après-midi. Terrasses. Demeures.

Des colonnes, d'un hôtel  
ou d'une pension :  
des colonnes qui appellent ;

en élévation  
au-dessus, au-dessus d'elles :  
une habitation –

Nager, nager vers l'hôtel  
ou bien la pension :  
aller vers ce qui appelle

voici natation  
jusqu'à se rapprocher d'elle  
tout près, que voyions

une femme, une mère, elle  
modification  
confirmation – Frêle – Hèle –

Un bateau, dans la distance  
silencieusement, passe  
lentement, progresse, ô, lentement.

Loin, au loin, va, qui avance  
qui le mouvement amasse  
mais, loin, plus loin, tout le mouvement

comme si l'évitant, l'anse  
de la ville, de Lendas  
le bateau, là-bas, tranquillement :

ne perturbe de violence  
quiconque, bientôt dépasse  
notre terrasse – En recueillement

se sentir, dans la présence  
de l'anse, de la terrasse  
de l'après-midi. En son suspens.



Le bateau va, sur la mer.  
Le soleil dit le bateau  
allant, allant sur, calme, la mer.

Qu'il y a, devant, de l'eau  
du calme, où le bateau erre  
le disent la ville et son halo

d'accrochée en bout de terre  
comme si pour le repos –  
Ou le tranquille d'un cimetière ?

Lentement, va le cargo  
au calme mis en lumière  
par ce mouvement, loin, par les flots.

Au loin, le regard se perd  
sans, lentement, le bateau  
patience – Que la lenteur lui confère.

De l'eau dedans les maisons  
jusque par leur intérieur  
voici ce que nous dit nager de leur long.

Eaux calmes : quelle froideur  
dans laquelle nous baignons !  
Quelle sensation, en ici, d'un ailleurs !

Les terrasses, les balcons  
s'avancent, comme bonheurs  
seules sortes de pontons, à leur façon.

Nageons jusqu'à la hauteur  
de colonnes : rejoignons  
un hôtel, ses étages ouverts, sans peur.

Circule de l'eau, allons  
selon de l'eau, où demeure  
quelqu'un qui regarde, écoute – Habitation.

Une femme à la colonne  
crétoise par ses cheveux  
avec elle, à la colonne

son mouvement, sous les yeux  
à la crétoise s'ordonne.  
D'élégance, elle a fait vœu

ses bras, comme serpents, sonnent  
déesses ne feraient mieux.  
La mer, elle a, qui consonne

avec ses bras, dans les yeux  
le dans de l'eau qui résonne  
à l'obscur, au silencieux

à l'attention des colonnes  
qui montent d'en bas. Au feu  
du soleil : qu'elle rayonne.

Vaste, l'anse, devant elle.  
Habité, le bâtiment  
aux colonnes, où elle apparaît ?

L'immobile, devant elle.  
Par ses bras, en mouvement  
sur ses cheveux, de l'eau coulerait.

Les colonnes, avec elle  
devant la mer, se dressant  
d'autres, fantômes, figureraient :

fantômes, déesses, telles  
ailes, subrepticement  
battant, ici, qui nous frôleraient.

Bout de terre, balancelle  
de la mer, morts et vivants  
peut-être, ici, se rencontreraient ?

Fantôme, femme, aux colonnes  
au-dessus de l'eau  
femme, fantôme, la donne

habitation, l'eau  
la donne, à l'eau, la redonne  
jamais de repos

autour du corps, qui fredonne  
même sur le dos  
ou en papillon, colonnes

fantôme, femme aux  
colonnes, de l'eau, la donne  
fantôme, de l'eau

où notre condition sonne  
fantôme, de l'eau  
femme, fantôme, aux colonnes –

Plus loin, lenteur, le bateau  
plus loin, lenteur, nous dépasse  
le bateau longeant l'Afrique.

Allant, au-dessus, de l'eau  
allant, de l'eau, il déplace  
nous déplace vers l'Afrique.

Cette avancée de bateau  
cette avancée nous retrace  
entre l'Europe et l'Afrique

lentement, à travers l'eau  
lentement, portant la trace  
de notre histoire, d'Afrique –

Allons, sommes, ce bateau  
allons, sommes, sur les traces  
de notre histoire – D'Afrique –

De l'anse, il immobilise  
le bateau en mouvement  
les maisons, leurs habitants, faits, scènes.

Procurent le sentiment  
d'une humilité qui nous entraîne  
lenteur et éloignement :

le moindre, ici, y devient aubaine  
le moindre, de nous, parent.  
L'anse donne vue sur ce qui mène

obstination, humblement  
sur la mer, restant de nous la reine  
royale eau, absolument.

Que dieux, que déesses qui nous tiennent  
dans l'anse, viennent, allant  
bateau – Petit – Nous le disent.

Dans le lointain, passe, passe  
lentement, dans le lointain  
un bateau, libyen, peut-être

un bateau, dans le lointain  
accrochant, dans le peut-être  
sous le soleil, dans l'eau, bien

crochets que la vue embrasse  
crochets autres aussi bien  
plus défendus, près de l'être

dont de la lenteur prend soin  
du lentement, le peut-être  
à recueillir, dans l'eau, loin –

Sous le soleil, lenteur, passe  
silencieux, seul, au loin  
lenteur, pesanteur de l'être

le bateau, le bateau, bien  
bateau, lenteur, ô, peut-être  
passe au soleil, bateau, loin

le bateau, que l'eau embrasse  
où le soleil, le lointain  
l'Afrique, là-bas, peut-être

bateau, petit, loin, ô, loin  
bateau de moins loin, peut-être  
maintenant, auquel enjoint

d'un peu de l'Afrique, passe  
lenteur, eau, soleil, conjoints  
d'Afrique, le bientôt, lettres –



La venelle où nous allons  
la venelle, la venelle  
sous le soleil, où allons

elle a les bougainvillées  
la venelle où nous allons  
la venelle, la venelle

avec chien, que nous voyons.  
La venelle, la venelle  
y vivre, nous y voyons

mouvements d'enseillées  
de plusieurs, où nous allons  
le jour, le jour, la venelle

à l'obscur, aussi, devons  
la venelle, la venelle  
le jour, à l'obscur, devons

à de l'eau, appareillée  
la venelle – Où nous marchons  
la venelle, la venelle

à de son long, où mangeons  
la venelle, la venelle  
sous le soleil, où mangeons

crétois, arabe – Emmaillées  
marches, embarcations  
la venelle – La venelle –

Un arbre, de l'eau, ainsi  
qui pousse, des bras, des branches  
depuis l'eau, une femme y –

L'arbre, debout, y élance  
la femme, qu'il enhardit  
dans l'eau, debout, jusqu'aux hanches

les bras, les seins, nus aussi  
vers le plus profond, avancent  
arbre au-dessus, arbre qui –

Leur fragilité ne tranche  
sur nul autre tamari  
indiquant, du vent, l'absence :

la femme, l'arbre, les dit  
sous le soleil qui ne flanche  
la mer, le vif, le sel dit –

Un arbre pousse avec elle  
ses branches sur l'eau, la femme  
bras en angles, au-dessus de l'eau.

Ici et là, qui enflamme  
la vue, soleil, étincelle  
le nu – Quelqu'une, aussi, sans chapeau

s'avance, blancheur et sel  
un peu timide. Mon âme ?  
Qui parle, nous parle de son lot ?

En bout de terre, quel drame  
que la mer, oui, se rappelle ?  
Quelles scènes, où jouer sa peau ?

Un arbre pousse avec elle  
ses branches sur l'eau, la femme  
bras en angles, au-dessus de l'eau.

Qui recherche le dehors  
avance dans l'eau, avance  
si timidement

tout en habitant les bords  
rejoindre une transparence.  
Voici mouvement

absence autant que présence :  
sous l'arbre avancer le corps  
sous le soleil, tant

qu'aux branches les bras encore  
en leur nudité s'élancent.  
Aller, lentement

dans l'eau, aller, où s'arbore  
avance dans l'eau, avance  
si timidement.